

ALA HLEHEL

Bon vent, Bonaparte !

Le siège de Saint-Jean-d'Acre

roman traduit de l'arabe (Palestine)

par Antoine Jockey

Sindbad
ACTES SUD

Le diable ne m'a jamais effrayé, c'est plutôt le contraire.

Père JIBRAÏL AMROUT

24 MARS

Il n'avait qu'à tendre la main pour le poignarder dans le cœur !

Quelques pas seulement à faire et il pourrait lui planter le couteau dans la poitrine, en décalant le coup légèrement à gauche, comme on le lui avait dit. Un tout petit peu à gauche et il mourrait sur le coup. Il le poignarderait comme on le lui avait appris hier, dans le camp français, près de Haïfa, en lui remettant un grand couteau. "Cette lame est mortelle, lui avait-on dit, elle pourrait tuer un taureau." Et en celui qui sommeillait à présent devant lui, il ne voyait qu'un taureau qu'il aimerait égorger de la même manière que ce boucher avait égorgé des milliers de gens.

Mais le voici qui regrettait de n'avoir pas apporté le petit couteau ; celui qu'il tenait à la main était si grand qu'il risquait de le gêner. Il était aussi habile qu'un cavalier dans le maniement de son petit couteau. Certes, la *tabanja*¹ serait l'arme idéale, mais le coup de feu l'exposerait à la capture et à une mort certaine. Sauf à être très prudent, car si sa mission échouait, il goûterait sans le moindre doute à toutes les formes de torture que les

1. Fusil court à canon évasé. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

bourreaux d'Ahmad Pacha al-Jazzâr pratiquaient sur les victimes. Il lui faudrait seulement quelques secondes pour sortir de sa cachette derrière le grand rideau qui bloquait la brise printanière nocturne d'Akka¹ et planter le couteau dans la poitrine d'Ahmad Pacha al-Jazzâr qui sommeillait en face de lui sur son grand lit.

En rentrant à Akka il y a deux heures, il n'avait pas prêté attention au léger tremblement de sa main droite. Mais depuis qu'il s'était infiltré par le tunnel secret et souterrain qui menait à la chambre à coucher de Jazzâr, dans le sérail, triomphant de l'obscurité, de l'humidité et d'une sensation d'étouffement, le tremblement était devenu perceptible. Et bien qu'on puisse marcher rapidement dans le tunnel et le parcourir en quelques minutes, lui avait hésité quelquefois et fait plusieurs haltes.

Sa main enserrant le couteau ne cessait de trembler. Il essuya une goutte de sueur froide au milieu de son front, puis regarda par la grande fenêtre qui donnait sur le port. Les navires de guerre britanniques, les voiliers et les cargos étaient amarrés à une certaine distance de lui. Au loin, il pouvait voir Haïfa, tombée facilement aux mains de Bonaparte. Ses habitants lui avaient remis les clés de la ville sans résistance. Le plan de Bonaparte était de commencer par faire tuer Jazzâr pour entrer sûrement et tranquillement à Akka.

Incertain de pouvoir accomplir cette mission, il avait hésité avant de proposer ses services aux soldats français. Ils l'avaient plutôt bien accueilli, Bonaparte en personne avait pénétré sous la tente où il se trouvait et l'avait salué d'un léger signe de tête.

1. Nom arabe de la ville de Saint-Jean-d'Acre.

Les yeux rivés sur le lit, il observa Jazzâr. Malgré ses soixante-dix ans, on le disait toujours aussi vif qu'un démon.

De quoi était-il fait cet homme, ce boucher¹ ?!

À le voir endormi, il semblait inoffensif. Il respirait lentement et émettait un léger ronflement monotone.

De nouveau, il dut s'éponger le front, il était en nage. Il se servit de son mouchoir cramoisi et brodé, puis il prit le couteau par la main gauche pour, tant bien que mal, essuyer sa main droite, moite de tremblement. Pourquoi le craignait-il alors qu'il dormait d'un sommeil de plomb devant lui ? Il devait rassembler ses forces et prouver qu'il était à la hauteur de cette mission, capable de prendre sa revanche sur celui qui avait froidement tué son père et son frère d'un coup d'épée.

“Ressais-toi, se dit-il d'un ton réprobateur. Crains-tu ce vieillard endormi alors que tu es un vigoureux jeune homme de vingt-huit ans ? Il doit rendre son dernier souffle maintenant en luttant en vain pour retrouver sa respiration.”

Il brandit le couteau et s'approcha du lit. À la vue du visage de Jazzâr et de sa longue barbe grise dans l'obscurité de la chambre, les larmes lui montèrent aux yeux. “Oh mon Dieu ! Que m'arrive-t-il ? Ne suis-je pas capable de tuer l'assassin de mon père et de mon frère ? Qui est ce vieillard pour me terrifier même dans son sommeil ?” Étaient-ce les cris des prisonniers du sérail, les lamentations des femmes et des enfants ou les souffrances des Syriens, des Sidoniens et des Beyrouthins qui le faisaient soudain pleurer ? N'est-il pas scandaleux de

1. *Al-Jazzâr* signifie en arabe “le boucher”.

laisser son ennemi – le tueur de son père, de son frère et de centaines d’innocents – dormir paisiblement devant ses yeux, alors qu’un coup de couteau pourrait sauver le monde de ce sale monstre ?

Un seul coup de couteau et il entrerait dans l’histoire. Un seul coup et les provinces de l’Empire seraient libérées de ce boucher dément. Un seul coup pour que tout soit fini, y compris le siège imposé par les Français sur sa ville. Cette pensée lui redonna courage. Un seul coup et tout serait fini. Personne ne se révolterait, car tout le monde le haïssait, y compris ses acolytes et les membres de sa cour. Ne leur avait-il pas coupé nez et oreilles pour les raisons les plus futiles ? Une fois cet homme mort, tout s’achèverait. Bonaparte entrerait pacifiquement à Akka, comme il l’avait fait à Haïfa, et il y introduirait les imprimeries, les journaux, les salles de théâtre et ferait des habitants de ce pays un peuple capable de lire et d’écrire. Pourquoi ses compatriotes haïssaient-ils les Français à ce point ? Les Turcs étaient-ils meilleurs ? La question restée sans réponse résonna dans son esprit troublé.

Mais le coup n’eut pas lieu. Jazzâr venait soudainement de se retourner sur le dos. Pris de panique, le jeune homme recula et se cacha vite derrière le rideau, tentant en vain de retenir ses larmes. Il croyait pleurer son père et son frère, mais il pleurait en fait sa virilité brisée et son effondrement honteux devant ce tyran, à un moment propice que beaucoup lui auraient envié.

“Salim”, appela Jazzâr d’une voix basse, ensommeillée.

Et le jeune homme de frissonner et d’épouser les reliefs du mur derrière lui, le corps glacé de peur.

Le gardien se précipita à l’intérieur de la chambre.

“Mon seigneur, m’avez-vous appelé ?
— Les Français sont-ils arrivés ?
— Non, seigneur.
— Je suis fatigué...
— Nous sommes avec vous, mon seigneur.
— Que veut-il, ce chien de Français ?
— Nous sommes avec vous, mon seigneur.
— N’ayez crainte. Je le forcerai à baisser ses bannières.
— Nous n’avons aucune crainte. Avec vous, seigneur.
— Où est Salim ?
— Salim n’est pas là.
— Il me manque.
— Ne vous tourmentez pas, seigneur.
— Mon corps me fait mal, je deviens vieux. La fin approche.

— La fin n’approche que si on l’appelle, seigneur.”

D’un mouvement brusque, Jazzâr se redressa sur son lit, comme s’il venait de sortir d’un rêve. Balayant la chambre du regard, il vit le gardien.

“Que fais-tu ici, chien ?”

Le gardien bafouilla, effrayé, et se mit à reculer lentement, la tête baissée.

“Fiche le camp !”

Le gardien sortit en trombe. Jazzâr parcourut sa chambre à coucher des yeux puis se rallongea et scruta le plafond. Il y a quelques jours, il était sur le point d’abandonner le sérail qui lui était cher, mais l’amiral Smith et le noble colonel Phélippeaux l’avaient convaincu de rester à Akka et de la défendre. Ils lui avaient dit : “Cette ville est plus fortifiée que Jaffa et stopper l’avancée de Bonaparte devant ses murailles éviterait le pire. Les gens se souviendraient de Jazzâr et des musulmans

tenant tête à cet aventurier, et votre nom serait à jamais gravé dans leur mémoire.” Allongé, Jazzâr revécut cette conversation qui eut lieu grâce au talentueux interprète Ibrahim qui lui avait fidèlement traduit les propos des deux officiers. Jazzâr se souvenait qu’il s’était alors vu à cheval tandis que des milliers de gens, éblouis par les décorations de la ville, dansaient, criaient et chantaient autour de lui en l’acclamant.

Entre-temps, le jeune homme au couteau essayait de s’enfuir, dos collé au mur. Il ne fit attention à la grande fenêtre qu’au moment où il sentit le vide derrière lui prêt à le happer. Par réflexe, il courba le dos et se jeta au sol de la chambre. Électrisé par la surprise, Jazzâr lui sauta dessus en appelant les gardes. Le jeune homme tenta de se redresser et de se libérer des mains du pacha, mais le gardien à son tour se précipita sur lui et l’immobilisa, avant de se mettre à l’étrangler. À la vue du visage de cet intrus rouge d’étouffement, les yeux exorbités, Jazzâr s’interposa brutalement : “Ne le tue pas ! Gardons ce chien en vie pour que les gens puissent voir ce que je lui réserve.”

“Soldats !” cria le gardien à tue-tête.

Et les soldats de faire irruption dans la chambre de Jazzâr, lequel ramassa le couteau puis prononça en l’examinant de près : “Une lame française !”

Le gardien et les soldats sortirent de la chambre en traînant le jeune homme au sol, laissant Jazzâr debout face à la fenêtre, plein de colère et de haine au spectacle des soldats français réunis sur la grande colline surplombant Akka. Il se rallongea sur le lit et s’enroula dans la couverture en soie cramoisie sans prêter attention à ses soldats qui s’activaient fiévreusement derrière la porte.

Malgré lui, il supportait leur brouhaha et sentait sur leur peau l'odeur dégoûtante qui se dégage d'un animal effrayé par son prédateur. Animé d'une rage brusque, il se leva, sortit vivement de sa chambre et planta le couteau dans le cœur du gardien qui se tenait devant sa porte, lequel s'écroula mort sur-le-champ. Puis il s'approcha du deuxième gardien et lui trancha la gorge. À la vue de leur camarade se débattant dans son sang telle une brebis qu'on vient d'égorger, les soldats s'enfuirent, alors Jazzâr lança le couteau dans leur direction en les invectivant furieusement : "Vous complotez contre moi, chiens, traîtres ! *Izdajica, djubre¹ !*"

Le regard tourné vers Akka, Jazzâr énonça ces mots étranges en bosniaque :

*Vedro mu nebo pokrivač,
A mja ruka uzglavlje,
Zovni ga, majko, na konak !
Zovni ga, majko, boga ti !*

(Le ciel bleu lui sera une couverture
Et mon beau bras un oreiller
Il viendra la nuit, mère, pour dormir
Qu'il vienne, ô mère, ô Dieu !)

Puis il s'approcha de la fenêtre et rugit :
"Traîtres !"

1. Chiens, traîtres en bosniaque.

26 MARS

Les sarouels se mêlaient aux robes moulantes. On pouvait voir une belle Française le haut du corps nu et la partie inférieure dans un pantalon militaire serré. Les soldats erraient à leur guise dans la cale, portant une *combinaison*^{*1} en soie pour femme, à l'origine blanche comme neige, mais à présent gris foncé à cause des taches, de l'urine et du sperme qui la souillaient. Après plusieurs jours de navigation, on assistait à bord du navire *Joséphine* à une fidèle répétition de ce qui eut lieu jadis à Sodome et Gomorrhe. L'expression "le calme après la tempête" ne pouvait y trouver meilleure application, mais la situation n'allait pas tarder à ressembler au "calme avant la tempête". En attendant, *Joséphine* tanguait à la surface de l'eau, chargée de près de cent cinquante femmes françaises soûles et d'une trentaine de soldats français qui les "gardaient" le temps d'arriver à Akka.

À l'aube du 24 mars, les vagues ballottaient le navire à la longitude de trente-trois degrés qui traverse la Méditerranée près de la côte de la Terre sainte. Debout à l'arrière, Bernadette fumait sa première cigarette. Le

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

bâtiment de guerre fendait la mer et laissait derrière lui un large sillon d'écume blanche et d'eau bleu foncé. C'était sa couleur préférée, le bleu foncé. Couleur de l'uniforme des soldats de Bonaparte et peut-être de sa fameuse jaquette aux boutons dorés où il enserrait sa main au niveau de la poitrine, coiffé de son célèbre bicorne. Dès après avoir entendu la nouvelle du "recrutement" des prostituées de Paris pour participer à l'effort de guerre au Levant, elle avait su qu'elle allait s'engager aux côtés des soldats de Bonaparte, prête à les distraire et à leur offrir la chaleur de son corps pour qu'ils se battent mieux. Durant la Révolution, elle avait tant souhaité être une soldate et participer au combat des révolutionnaires. À présent, son vœu était exaucé.

Un frisson traversa son corps, encore tout imprégné de sueur après l'agitation de la nuit précédente dans le ventre du navire. Était-ce la grande image du chef, présente dans son esprit, qui était à l'origine de ce frisson ou l'air marin qui l'avait surprise ? Bernadette se détendit en prenant une profonde bouffée de sa cigarette bien roulée et placée dans un long porte-cigarettes noir, cadeau d'un riche stupide qui ne se rassasiait pas de lui embrasser les pieds. Depuis qu'un premier homme important s'était abaissé à ce geste, la gent masculine avait perdu toute estime à ses yeux, si bien qu'elle n'avait plus jamais porté le regard en dessous de sa poitrine généreuse et toujours dénudée dans les robes qu'elle portait pour exercer son métier.

Soudain elle leva les yeux vers le marin chargé de surveiller l'horizon du haut du mât et de donner l'alerte à l'approche d'un navire ennemi. Mission importante à bord des navires de guerre, elle était cruciale en ces jours

car, depuis la conquête d'Égypte, les navires anglais tentaient d'embusquer les navires français en Méditerranée. En haut du mât, le marin chantait d'une voix mal assurée à peine audible. L'ivresse était si visible sur son corps et dans ses gestes que Bernadette estima de son devoir d'avertir le capitaine Thomas. Elle le chercha des yeux en vain.

Le capitaine Thomas se déplaçait avec précaution entre les corps inertes étalés dans le navire. Il ne put s'empêcher de poser le regard sur les seins, les fesses et les cuisses entassés et entremêlés à ses pieds. Tombant sur le postérieur d'un de ses soldats parmi ce tas de chair, il détourna les yeux pour mieux se retrouver devant un autre de ses hommes gisant sur le plancher, le visage au milieu d'une grande et dégoûtante tache de vomi. Chaque fois que l'air sortait de sa bouche, son ronflement provoquait des bulles minuscules dans la matière visqueuse dont les relents pénétraient les fosses nasales et s'y collaient avec ténacité.

De la main, le capitaine Thomas se couvrit le nez et la bouche et les frictionna avec application. L'odeur putride se mêla à l'odeur du tabac collée à sa main et à laquelle il était habitué, ce qui l'apaisa quelque peu et lui donna l'envie de se rouler une cigarette, regrettant de s'être introduit en ce lieu écœurant. De la grande cale obscure lui parvinrent des éclats de rire ; rires de femmes dévergondées et d'hommes grognant comme des porcs affamés. Avant d'atteindre l'endroit où s'agitaient ces êtres licencieux, il en pressentit avec justesse l'état infect : bouteilles de vin vides éparpillées au sol, saucisses rongées par de gros rats voraces qui ne prêtaient aucune attention à la présence des humains,

vêtements imbibés d'alcool et si sales qu'il était impossible de deviner leurs couleurs d'origine... À l'entrée de la cale, l'odeur nauséabonde lui sauta au nez et lui donna une forte envie de vomir. Armé de sa dignité et de son statut de chef, tenu de rester au-dessus de la mêlée, il freina sa nausée en déglutissant avec effort. C'était maintenant le spectacle d'une femme obèse assise sur les genoux d'un maigre soldat du corps d'artillerie qui s'imposait à lui. Choqué sur le moment, le capitaine Thomas finit par se souvenir du temps où, maigre et fragile soldat dans les forces marines, il y a dix-huit ans, une prostituée expérimentée l'avait enfourché dans une ruelle parisienne et avait pompé sa virilité en un rien de temps. Ce souvenir lointain le fit sourire, car il n'était qu'une pâle image, comparé à la scène répugnante qui se déroulait devant lui. Il décida alors de fermer les yeux sur la conduite honteuse dont il était témoin et de passer son chemin.

Alors qu'il faisait demi-tour pour remonter sur le pont, il fut encerclé par deux soldats à la poursuite d'une femme totalement nue, et les trois de tourner autour de lui en riant et en échangeant des insultes, sans se soucier qu'ils salissaient ainsi l'uniforme du capitaine Thomas en personne. Celui-ci comprit que dans leur état ils ne voyaient que ce que leur ivresse leur laissait voir. Il s'écarta et réussit avec tact à se libérer de cette orgie, avant de presser le pas vers l'escalier. Sur le point de grimper les marches, il sentit une main s'agripper à son pied. D'un geste brusque il se dégagea de l'étreinte. Il ne voulait pas salir ses bottes militaires neuves avant d'arriver au port d'Akka et de remettre le navire et sa cargaison au commandant en chef Bonaparte.

“Viens, mon beau capitaine”, susurra Marie en essayant encore une fois d’attraper la botte brillante du capitaine. D’instinct, le capitaine recula et posa la main sur son épée sans la sortir de sa gaine. Il saisit toute la dimension de son geste et en fut fortement contrarié. Il regarda autour de lui comme pour s’assurer qu’il était bien à bord d’un navire de la flotte française républicaine, non dans le bordel sale et malodorant d’un port africain pourri jusqu’à la moelle. L’odeur était indéfinissable : relents de merde ? Peut-être. D’urine et de sperme ? Certainement, mêlés à une odeur acide de transpiration masculine qui déchirait les narines. Il ne pouvait se tromper quant aux émanations qui se dégageaient des aisselles et qui lui avaient rongé le nez lors de la dernière bataille, lorsqu’il avait transporté deux soldats blessés, l’un après l’autre, du pont du navire à son ventre, pour y être soignés. L’armée devrait trouver une solution à ce problème, en l’occurrence en Orient où la canicule transforme le corps blanc des Français en une masse visqueuse et repoussante de sueur. Il avait toujours été convaincu que cet Orient en braise ne convenait nullement aux Français. Il faudrait entraîner des troupes originaires de cette région pour accomplir les missions militaires à la place des soldats de la République. Mais un tel entraînement impliquerait de longues années d’études linguistiques, administratives, militaires, sans oublier le plus important : la fidélité à la République et le respect de sa Constitution. Dans ce type de réflexions, il arrivait toujours à une impasse qu’il s’expliquait par ses connaissances limitées sur ces peuples étranges et barbares qui, pour leur part, n’avaient jamais entendu parler du train ou

de l'imprimerie. Et l'ignorance propre à cet Orient hideux l'affligeait à tel point, quand il y pensait, qu'il abandonnait vite ces réflexions pour se livrer à l'idée qu'il pourrait un jour avoir l'opportunité de servir près de Napoléon Bonaparte lui-même, et peut-être avoir l'honneur de se sacrifier pour lui.

Surpris par la main de Marie qui s'agrippait de nouveau à sa jambe et tentait de monter plus haut, le capitaine Thomas bondit en arrière, horrifié, dégaina son épée et la leva au-dessus de sa tête sans quitter les yeux de Marie évanouis dans la brume d'alcool. Et parce qu'il était à présent en nage au cou et aux aisselles, il détesta l'idée d'être associé à cette débauche. Il s'empressa de grimper l'escalier, laissant ses soldats et les femmes se pétrir dans la fournaise de leur concupiscence.

De loin s'esquissait une terre qui devait être l'Orient, ou du moins était-ce ce que le capitaine Thomas se dit à part lui. Le vacarme de l'orgie et ses inévitables excès lui firent désirer atteindre au plus vite la côte de la Terre sainte. Ces femmes avaient corrompu les marins et transformé le voyage depuis Malte en un enfer de luxure insupportable. Il est vrai qu'en tant que capitaine omnipotent, il avait bien goûté à ces corps lascifs les premiers jours, mais il s'était vite lassé. Puis une question le troublait : le "chargement" du navire était-il à la disposition des marins et soldats à bord de ce bâtiment de guerre neuf qui portait le nom de l'épouse chérie du chef suprême ? Ces marins et soldats avaient-ils les mêmes droits que les soldats intrépides qui guerroyaient à l'Orient lointain et chaud ? Avaient-ils le droit de partager avec les plus vaillants descendants des Gaulois le cadeau de Paris et de la République ?